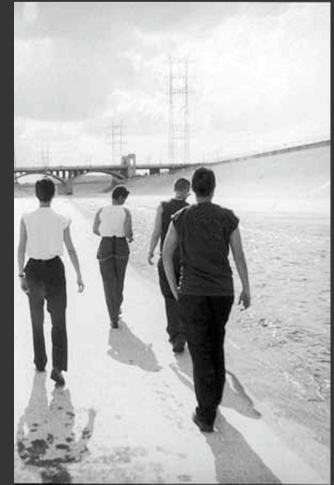


STONE
BUTCH
BLUES

[EXTRAITS]

LESLIE FEINBERG



*N'hésitez pas à faire circuler et à
photocopier cette brochure.
Vous pouvez aussi la télécharger sur
<https://infokiosques.net>*

Leslie Feinberg milite aux États Unis pour les droits des trans et dans les mouvements sociaux radicaux. Son roman *Stone Butch Blues* d'inspiration autobiographique a été publié aux États Unis en 1993 et depuis traduit dans de nombreuses langues. Malheureusement le texte n'a jamais été traduit en français dans son intégralité.

D'autres écrits de Leslie Feinberg existent sous forme de brochure :

Le Mouvement de Libération Transgenre

Nous sommes tou.te.s en devenir

*

Les termes **butch** et **fem** désignent deux genres de lesbiennes, les unes s'emparant des codes masculins, les autres se réappropriant les codes féminins.

Ces codes identitaires, encore prégnants aujourd'hui, marquèrent fortement la vie du mouvement lesbien dans les années 50 et 60 aux Etats Unis.

C'est dans ce contexte que se déroule la plus grande partie du récit.

il-elle est la traduction littérale du mot utilisé par Leslie Feinberg : *a he-she*.

me penchai en avant. Tout le monde retenait son souffle. Je parlai d'une voix basse, menaçante. « Jusqu'où veux-tu aller, Grant ? Combien de toi-même es-tu prête à abandonner pour pouvoir te distancier de moi ? »

Chapitre 2

Je voulais être comme les autres. J'aspirais à être comme les adultes voulaient que je sois, pour qu'ils m'aiment. Je suivais leurs règles et me donnais du mal pour leur plaire. Mais quelque chose en moi les amenait à lever les yeux au ciel et à froncer les sourcils. Personne n'avait condescendu à donner un nom à ce qu'il en était de moi. C'est pourquoi j'avais si peur que ce soit quelque chose de grave. A peine plus tard je connus la mélodie du perpétuel refrain: « C'est un garçon ou une fille ? »

J'étais seulement une des nombreuses mauvaises cartes dans la vie de mes parents. Ils étaient sans cela amers et déçus. Mon père avait grandi avec la ferme résolution de ne pas rester accroché à une usine; ma mère n'avait pas eu l'intention de tomber dans le piège du mariage.

Lorsqu'ils se sont rencontrés, ils rêvaient de vacances reposantes ensemble. Lorsqu'ils sont sortis de leur rêve, mon père travaillait à l'usine et ma mère était devenue une femme au foyer. Lorsqu'elle découvrit qu'elle était enceinte de moi, elle dit à mon père qu'elle ne voulait pas s'encombrer d'un enfant. Mon père décréta qu'elle serait heureuse quand le bébé serait là. La nature y veillerait.

Ma mère me mit au monde pour lui prouver le contraire.

Mes parents étaient en colère, parce que la vie les avait trompés. Ils étaient irrités, parce que le mariage leur avait ôté toute chance d'évasion. Puis je vins au monde, et je n'étais pas comme les autres. Maintenant ils étaient en colère contre moi. J'entendais ça à chaque fois qu'ils racontaient l'histoire de ma naissance.

[...]

On avait aussi des bandes dans la cité ouvrière, et les enfants dont les parents avaient été des briseurs de grève formaient une troupe petite mais crainte. « Hé, pédé ! T'es un garçon ou une fille ? » Dans le petit monde du quartier il n'y avait pas moyen de leur échapper. Leurs moqueries me suivaient encore longtemps après que j'avais passé mon chemin.

Le monde me menait à rude épreuve, aussi je devins solitaire – ou bien on me rendit ainsi.

La rue principale faisait une coupure entre notre cité et un immense champ. Il m'était interdit de traverser cette rue. Il n'y avait pas beaucoup de circulation. Il aurait fallu que je reste longtemps debout au milieu de la chaussée, pour me faire renverser. Mais je n'avais pas le droit de traverser cette rue. Je le fis quand même, et personne ne sembla le remarquer.

Je trouvais les longues herbes brunes qui limitaient la rue, et je me trouvais dans mon propre monde.

Sur le chemin de l'étang je m'arrêtai pour rendre visite aux chiens en cage à l'extérieur derrière le refuge. Ils aboyèrent et se dressèrent sur leur pattes arrières, quand j'approchais de la grille.

Je les prévins d'un « chut ! » car l'entrée était interdite.

Un épagneul poussa son museau à travers une maille du grillage. Je lui carressai la tête. Je cherchai du regard le terrier que j'aimais tant. Il n'était venu qu'une fois à la grille pour me saluer, et avait flairé prudemment. D'habitude il était couché là, la tête sur les pattes, quoi que je fasse pour le séduire aussi, et il me regardait avec des yeux inquiets. Je l'aurais bien ramené à la maison.

« T'es un garçon ou une fille ? » demandai-je à l'épagneul.

« Ouaf, ouaf ! »

Je vis l'homme du refuge quand il était déjà trop tard.

« Hé, petit. Qu'est-ce que tu fais là ? »

Attrapée. « Rien », dis-je. « J'ai rien fait de mal. Seulement discuté avec les chiens. »

Il sourit un peu. « Ne mets pas tes doigts à travers la grille, petit. Certains mordent aussi. »

Je sentis que mes oreilles commençaient à brûler. Je hochai la tête.

« Je cherche le petit avec les oreilles noires. Est-ce qu'il est allé

Probablement iraient-elles bientôt dans l'arrière-salle. Est-ce que je me l'imaginai, ou il y avait parmi les jeunes femmes un couple de butchs et un couple de fems ?

[...]

Grant soupira, amère. « Avec beaucoup de ces jeunes, tu ne peux pas reconnaître ce qu'elles sont, avec leurs maudits cheveux verts et leurs épingles de sûreté au visage. »

Je haussais les épaules. « Qu'est-ce que ça peut faire ? »

« Ce n'est simplement pas vrai. » Grant frappa de la main sur la table.

Je ris, ce qui la rendit encore plus en colère. « Grant, c'est exactement ce qu'on nous a toujours reproché ! »

« C'est autre chose », dit Grant avec un mouvement défensif de la main.

Je me penchai en avant. « Il y a tellement de choses que je ne pouvais pas accepter quand j'étais plus jeune, Grant, comme par exemple le fait qu'il y ait tellement de possibilités d'être une butch. »

Je vis comment l'expression du visage de Grant changea. Frankie retenait visiblement son souffle. « Mais maintenant j'essaie d'accepter les gens tels qu'ils sont. »

[...]

« En tous cas je suis heureuse de ne pas avoir pris d'hormone », proclama Grant.

Je mordis violemment dans ma paille en plastique. « Et pourquoi, Grant ? » Je m'armai.

« Je veux dire, tu n'es ni une butch ni un gars. Mais tu as l'air d'un gars. »

A table tout le monde se figea, mais personne ne répondit. Je fis un cercle de la paille. « Attention, Grant », mis-je en garde.

« Ce que tu vois là est ton propre reflet. »

Grant rit. « Je ne suis pas comme toi. Je n'ai pas fait de transformation. »

L'étendue de ma colère était démesurée au regard de la situation. Je pouvais formellement la goûter; elle était amère sur ma langue. Je

[...]

On restait sans mot dire, prêtant oreille au clapotis des vagues à nos pieds. Frankie soupira. « Tu sais, Jess, j'ai d'abord appris à m'aimer moi-même, en m'engageant dans une relation amoureuse avec une autre butch. »

Je ris. « Je ne sais pas comment ça se fait, mais j'ai l'image de toi couchant chaque semaine avec une autre fem. »

Frankie approuva sans sourire. « Je croyais que c'était ce qu'on attendait de moi. Dans ma tête je demandais à chacune d'elles : Pourrais-tu m'aimer ? M'aimes-tu ? Suis-je digne d'amour ? Et bien sûr au moment où de fait elles m'aimaient je ne pouvais pas respecter leur différence, alors je passais à une autre. Bon sang, qu'est-ce que j'ai pu maltraiter les fems. »

Frankie embrassa l'eau du regard. « Dès que j'ai admis que je voulais les mains d'une butch sur mon corps, tout changea. Plus je reconnaissais ce qui me plaisait dans les autres butchs, plus je pouvais m'accepter moi-même. Tu sais ce qui me transporte complètement, Jess ? » Je souris en hochant la tête. « Une vieille camionneuse aux cheveux grisonnants, un ricanement provoquant et des yeux tristes. Tu vois ces butchs aux bras épais comme ta cuisse ? J'aime avoir de tels bras autour de moi. »

Je caressai le bois bruni à côté de ma cuisse. « Je les aime aussi beaucoup. Mais ce qui me transporte complètement, c'est la grande école des fems. C'est étrange, peu importe qu'elles soient femmes ou hommes, ce sont toujours les femmes fatales qui m'attirent irrésistiblement. »

Frankie posa sa main sur mon bras. « A nous deux de trouver une définition de la butch qui ne me laisse pas en dehors. J'en ai ras le bol que le mot « butch » soit toujours amené dans le sens d'agression sexuelle ou de courage. Que serait l'équivalent pour les fems ? »

[...]

On se réunit le soir dans un bar autour de Buffalo. Ça faisait longtemps que je n'étais pas allée dans un bar avec des lesbiennes. C'était encore tôt dans la soirée, à cause de cela ce n'était pas encore plein. Dans la première salle il y avait une vingtaine de femmes.

dans une gentille famille ? »

L'homme fronça les sourcils.

« Oui », dit-il doucement. « Maintenant il est vraiment heureux. »

Je courus jusqu'à l'étang, pour attraper des têtards avec un verre. Je m'accoudai et regardai les petites grenouilles qui grimpaient sur les pierres chauffées par le soleil.

« Croa, croa ! » Un énorme corbeau noir tournoya dans l'air au-dessus de moi et atterrit sur un rocher tout proche. On s'observa l'un l'autre en silence.

« Corbeau, t'es un garçon ou une fille ? »

« Croa, croa ! »

Je ris et roulais sur le dos. Le ciel était bleu vif. Je fis comme si j'étais couchée sur les nuages blancs en coton. La terre dans mon dos était humide. Le soleil brûlait, la brise me rafraîchissait. J'étais heureuse. La nature me tenait ferme et n'avait apparemment rien à me reprocher.

Sur le chemin du retour je croisais la bande des briseurs de grève. Ils avaient trouvé un camion non fermé à clef, garé dans une côte. Un garçon plus âgé avait desserré le frein à main et forçait deux plus petits de mon quartier à courir devant le camion en train de rouler.

« Jessy, Jessy ! » crièrent-ils en me menaçant, et ils m'attaquèrent.

« Brian dit que tu es une fille, mais je crois que tu es une femmelette ! », dis l'un.

Je me taisais.

« Qu'est-ce que tu es donc ? » railla-t-il.

Je battis des bras comme un oiseau. « Croa, croa ! » fis-je, et j'éclatai de rire.

Un des garçons, d'un coup, ejecta hors de ma main le verre aux têtards et il se brisa sur le gravier. Je ruai et mordis, mais ils me tenaient fermement, et ils m'attachèrent les mains dans le dos avec une corde à linge.

« On veut voir comment tu pisses ! » dis l'un en me poussant au sol tandis que deux autres m'arrachèrent pantalon et sous-vêtements.

J'étais figée de terreur. Je ne pouvais rien faire contre eux. J'avais si honte d'être accroupie à moitié nue devant eux, que toutes mes forces m'abandonnèrent.

Ils me poussèrent et me traînèrent jusqu'à la maison de la vieille Mrs Jefferson et m'enfermèrent dans la caisse à charbon. Il faisait noir là-dedans. Le charbon était dur et avait des arrêtes tranchantes. Ça faisait mal de rester couchée, mais plus je bougeais, plus ça coupait. J'avais peur de ne plus jamais sortir de là.

Ça dura des heures, jusqu'à ce que j'entende Mrs Jefferson dans la cuisine. Je ne sais pas ce qu'elle pensa, en remarquant le vacarme dans sa caisse à charbon. En tout cas lorsqu'elle ouvrit le petit loquet et m'extirpa péniblement, elle semblait sur le point de mourir de peur. Je me retrouvais debout dans sa cuisine, barbouillée de sang et de suie, ligotée et à moitié nue. Elle maugréait à part elle à voix basse tandis qu'elle me délivrait et m'envoyait à la maison, une serviette sur le dos.

Mes parents l'eurent mauvaise quand ils me virent. Je n'ai jamais compris pourquoi. Mon père me gifla encore et encore, jusqu'à ce que ma mère lui tombe dans les bras et lui chuchote quelque chose.

Une semaine plus tard, un de la bande des briseurs de grève me tomba sous la main. Il avait fait l'erreur de se balader seul à proximité de notre maison. Je lui montrai mes biceps et lui ordonnai de les palper. Puis je lui boxai le visage. Il partit en courant et hurlant. Pour la première fois depuis des jours je me sentis vraiment bien.

Ma mère me cria de rentrer manger. « Qui était le garçon avec qui tu as joué ? »

Je haussais les épaules.

« Tu lui a montré tes muscles ? »

Je me raidis et me demandai ce qu'elle en avait vu.

Elle sourit. « Quelquefois il vaut mieux laisser les garçons dans l'idée qu'ils sont plus forts. » me dit-elle.

Je me dis seulement qu'elle devait être folle si elle le croyait vraiment.

Le téléphone sonna. « J'y vais », cria mon père. C' était la mère du garçon dont j'avais fait saigner le nez, je le remarquai au regard de colère que mon père me jeta pendant qu'il écoutait.

Je ne sais plus qui je suis vraiment en la matière. Mais j'ai peur que tu me laisses maintenant. On ne pourrais pas se laisser un peu de temps ? S'il te plaît reste près de moi. J'ai tellement besoin de toi. »

Ruth s'appuya sur un coude et m'embrassa sur les lèvres. « J'ai aussi besoin de toi. » Je pris sa main et m'étonnai de ce que ma main soit si petite en comparaison. Elle baissa les yeux tandis que j'embrassais chacun de ses doigts.

« Depuis que j'ai eu la mâchoire cassée j'ai beaucoup réfléchi à ma vie », lui racontai-je. « J'ai lu que des guerriers, avant de se lancer dans la bataille, décidaient: Aujourd'hui est un beau jour pour mourir. »

Ruth sourit. « Une pensée courageuse, mais je ne veux pas mourir. »

J'approuvai. « D'abord je crus que cela signifiait s'accommoder de la mort. Mais maintenant je pense qu'au moment où tu fais face à l'ennemi, il faut aussi garder ta vie à l'esprit. Peut-être est-ce la clé pour se battre sans crainte, pour pouvoir survivre. Il y a beaucoup de choses que je n'ai pas menées à bien dans ma vie. Ça augmente ma peur de mourir. Ça me maintient dans la bataille. »

Ruth fronça les sourcils. « Par exemple ? »

« J'ai toujours voulu léguer quelque chose d'important. Pense au livre d'histoire que tu m'as offert à Noël. » Ruth approuva. « J'ai souvent été à la bibliothèque et j'ai exploré notre histoire. Il y a des quantités là-dessus dans les livres d'anthropologie, des quantités, Ruth. Nous n'avons pas toujours inspiré la haine. Pourquoi n'avons nous pas grandi avec ce savoir ? »

Ruth me regardait pendant que je parlais. « Ça a changé ma pensée. J'ai grandi dans l'idée que les choses avaient toujours été telles qu'elles sont aujourd'hui. Pourquoi alors aurions nous dû changer le monde? Seul le fait de savoir que ça a été différent, même si c'était il y a longtemps, me donne l'espoir que cela puisse changer encore. Que je le vive ou non. Au travail, quand tous les autres étaient au déjeuner, j'ai disposé toutes les histoires que je pouvais trouver, et j'ai essayé de les rendre aussi significatives qu'elles l'étaient pour moi. C'est ce que je veux léguer, Ruth – l'histoire de ce chemin immémorial que nous parcourons. Je veux nous aider à regagner notre dignité. »

à t'arranger avec ça. »

Je soupirai.

Ruth roula de mon côté et posa sa main sur ma poitrine.

« Ce n'est ni l'un ni l'autre, Jess. Ce sera toujours ce moment de possibles illimités qui joint les deux. »

Le visage de Ruth était tout près du mien. Nous nous rendîmes compte de la simultanéité de notre souffle. Elle fit lentement glisser sa main le long de mon corps, de ma poitrine jusqu'à mon ventre. Elle baissa les yeux. Je me mordis les lèvres. « J'ai peur », répondis-je à sa question informulée.

« Pourquoi ? » demanda-t-elle. « Parce que je ne suis ni jour ni nuit ? » Je plissai les paupières. Je savais que je la perdrais si je n'étais pas honnête; je savais que je la perdrais peut-être si je l'étais.

« Oui » dis-je. « C'est en partie ça. Quelle était déjà ta théorie géométrique ? Deux fois plus d'ennuis ? »

Ruth roula sur le dos. « Je ne dis pas qu'on doit faire ça en pleine rue. »

Je fixai mon ciel du regard. « Tu sais bien ce que je veux dire. Mais ce n'en est qu'une partie. Pour être vraiment honnête, j'ai peur d'être avec quelqu'un qui ne soit ni jour ni nuit. Je crois qu'auprès des fems avec qui j'étais j'avais le sentiment qu'elles me donnaient du soutien. Avec elles je me suis sentie plus normale qu'à n'importe quel autre moment de ma vie. »

Ruth se pelotonna dans mes bras. « Etais-tu leur aube ou leur crépuscule ? »

Je souris tristement. « Au début j'étais leur aube. A la fin j'étais leur crépuscule. » On soupira toutes les deux.

« Veux-tu entendre encore plus de vérités, Ruth ? Quelque part en moi-même il y a un endroit qui n'a jamais été touché. J'ai peur que tu me touches là. Et j'ai peur que tu ne le fasses pas. Mes amantes fems me connaissaient bien, mais elles n'ont jamais franchi cette limite en moi. Elles ont essayé de m'attirer dans leurs bras au-delà de cette limite, mais elles n'ont jamais été suivies. Et tu es très proche de moi. Auprès de toi je ne peux pas me cacher. Ça me fait peur. »

Ruth sourit tristement. « N'est-ce pas comique ? Justement à cause de cela je coucherais bien avec toi. »

On resta sans parler sur le lit. Je l'embrassai sur les cheveux. « Ruth, il y a si longtemps que je ne l'ai plus fait avec qui que ce soit.

Chapitre 5

[...]

La musique s'éteignit, et tout le monde râla. Puis la police prit le club d'assaut. Je maintins ma main devant mes yeux pour que la lumière du projecteur ne m'aveugle pas, mais je ne pus tout de même pas voir ce qui se passait. J'entendis des cris et le bruit des chaises et des tables renversées. La seule sortie était barrée. Cette fois il n'y avait pas d'issue. Avec mes seize ans je n'avais toujours pas la majorité.

J'ôtai lentement mon nouveau veston bleu, le pliai comme il faut et le posai sur le piano à l'arrière de la scène. Pendant un instant je pensai enlever ma cravate, parce que je me disais que ce serait peut-être plus facile pour moi ensuite. Mais bien sûr il n'en était rien. Au contraire, la cravate me donnait un sentiment de force face à ce qui m'attendait. Je relevai mes manches et me dressai sur la scène. Un flic m'empoigna et me ligota les mains dans le dos. Un autre frappa Booker qui sanglotait.

Ils avaient reculé leur fourgon devant l'entrée. Dedans, les flics nous battaient. Sur la route du poste quelques tantes se chamaillaient nerveusement et faisaient des plaisanteries pour dénouer la tension. Je me taisais.

Nous fûmes amenés tous ensemble dans une immense cellule. Mes mains ligotées étaient meurtries et froides à cause du manque d'irrigation sanguine. J'attendais. Deux flics ouvrirent la porte de la cellule. Ils riaient et discutaient entre eux. Je n'écoutais pas. « T'as besoin d'une invitation spéciale, trouduc ? Allez ! » ordonna l'un.

« Allez, viens donc, Jesse » railla un flic. « Souris donc à la caméra ! T'es une si jolie fille. Elle est pas jolie, les gars ? » Ils me photographièrent. Un des flics dénoua ma cravate. Lorsqu'il déchira ma nouvelle chemise, les boutons bleu ciel volèrent et roulèrent au sol. Il remonta mon tee-shirt et dénuda mes seins. Mes mains étaient toujours attachées. J'étais dos au mur.

« Je crois que tu lui plais pas, Gary » dit un autre. « Peut-être que je suis plus son genre. » Il traversa la pièce. Mes genoux

tremblaient. Sur sa plaque était écrit: Lieutenant Mulroney. Il remarqua que je la regardais et me gifla durement. Sa main enserra mon menton comme un étai. « Suce moi la queue ! » dit-il doucement.

On n'entendait pas un son. Je ne bougeais pas. Personne ne disait rien. J'ai presque pensé que ça pourrait rester comme ça, comme un film arrêté, mais il n'en fut rien. Mulroney fouilla sa braguette. « Suce moi la queue, hommasse ! » Quelqu'un me frappa les jambes par derrière avec une matraque. Je m'agenouillai, par peur plus que de douleur. Mulroney me saisit au col et me traîna jusqu'à une cuvette de toilette en métal. Un bout d'excrément flottait dans l'eau.

« Suce ma queue ou bouffe ma merde, hommasse ! Tu as le choix. » Mon angoisse était telle que je ne pouvais ni penser ni bouger.

Lorsqu'il appuya ma tête sous l'eau la première fois, je retins mon souffle. La deuxième fois, il me tint immergée jusqu'à ce que j'avale de l'eau et que je sente la boule de merde sur ma langue. Quand Mulroney a ressorti ma tête des chiottes, je lui ai tout gerbé. Je m'étouffais et vomissais encore et encore.

« Ah merde, on a qu'à s'occuper d'elle là-dehors ! » se braillaient les flics les uns aux autres, alors que je gisais, respirant à peine.

« Non », dit Mulroney. « Menottez-la là, sur la table ! » Ils me relevèrent, me jetèrent dos sur la table et m'attachèrent les mains au-dessus de la tête. Quand les flics m'ont enlevé le pantalon, j'ai essayé de réprimer les spasmes de mon estomac pour ne pas m'étouffer avec ma propre gerbe.

« Hé, c'est pas chouette ça ? Un vrai pantalon d'homme ! » cria un flic. « Sale perverse ! »

Je regardai la lumière au plafond, une grosse ampoule jaune derrière un grillage métallique. La lumière me rappelait la série sans fin de westerns que j'avais regardés à la télévision, après qu'on était parti pour le Nord. Quand quelqu'un s'égarait dans le désert, ils montraient toujours un soleil luisant. Toute la beauté du désert était réduite à cette seule image. Je fixai l'ampoule de la prison, pour ne pas devoir être témoin de ma propre humiliation : Je m'en allai simplement.

J'étais debout dans le désert. Le ciel avait des raies multicolores.

Apparemment il n'y avait pas de lieu où nous puissions être ensemble, nous comporter librement et discuter les uns avec les autres.

Mais à présent j'avais une voisine qui était comme moi différente.

[...]

Chapitre 24

C'était le début du printemps, quand tous ceux qui vivaient dans cette ville décidèrent en même temps que ça allait bien pour eux – un jour où il semblait que chaque femme, chaque homme et chaque enfant flirtait avec ma différence. Je traînais sur le marché de l'Union square et tuais le temps. Le soleil plongeait derrière les maisons, à l'ouest. Ruth m'avait fait promettre de ne pas rentrer avant tard dans l'après-midi. Elle avait une surprise pour moi.

Je frappai à la porte de chez moi et attendis que Ruth ouvre. Elle s'essuya les mains sur un torchon et me tira en direction de la chambre. « Ferme les yeux », pressa-t-elle. « Tu as bien dit que je pouvais faire ce que je voulais avec ta chambre, non ? » Je souris et confirmai d'un mouvement de tête. Elle me conduisit à l'intérieur. « Alors maintenant ouvre les yeux. » Je regardai autour de moi. Puis je jetai un coup d'œil en haut, et c'était là.

Je m'assis sur le lit et me laissai tomber en arrière, pour regarder le plafond. Ruth l'avait peint tout en noir, avec de minuscules clartés pour les constellations d'étoiles. Dans le coin l'obscurité devenait plus claire, et je reconnus l'ombre des arbres sur le ciel.

Ruth s'allongea à côté de moi. « Ça te plaît ? »

« C'est simplement incroyable. Tu m'as donné le ciel sous lequel je peux dormir. C'est l'aube ou le crépuscule ? »

Elle sourit au plafond. « Aucun des deux. Et les deux en même temps. Ça t'inquiète ? »

Je fis un signe de tête hésitant. « Oui, en quelque sorte. »

« C'est ce qui me semblait », dit-elle. « C'est une part de mon intériorité que je dois accepter. Je pensais que tu avais peut-être aussi

surface de ma conscience.

Je fouillai la maison à la recherche d'une cigarette mais lorsque j'eus trouvé le paquet je me surpris moi-même à le froisser.

Cette nuit-là je rêvai que j'étais aux prises avec quelque chose dans une eau profonde, trouble. Je ramais avec bras et jambes contre une résistance sirupeuse. Mes poumons souffraient de la longue suspension de ma respiration. J'avais besoin d'urgence d'oxygène. Je nageais lentement vers la surface. La pression de mon corps se relâcha. Je sentis le velours liquide à mes mains, lorsqu'elles traversèrent la surface. Au-dessus de moi je vis le ciel, facettes de lumière scintillantes. Mes poumons se tordirent à crever. Je sentis le soleil et le vent sur mon visage, chaud et frais à la fois. J'entendis mon propre rire.

[...]

Chapitre 22

Jesse part vivre à New York...

Je rencontrai ma voisine un mois plus tard. J'ouvrais ma maison lorsqu'elle ouvrit justement sa porte. Je dis bonjour avant même de l'avoir vraiment vue. Elle ne répondit pas.

Son visage paraissait horrible. Une moitié en était gravement meurtri et brillait dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ses cheveux étaient teints d'un rouge criard. Je constatai qu'elle avait conquis sa féminité de haute lutte. Ce n'était pas seulement la grosse pomme d'Adam ou les larges mains osseuses. C'était sa façon de baisser et de détourner les yeux quand je lui parlais.

Dans la rue je voyais chaque jour des gens qui étaient comme moi – nous aurions pu fonder notre propre ville. Mais nous ne prenions connaissance les uns des autres que par un regard dérobé, de peur d'attirer l'attention des autres. C'était assez difficile d'être seul en public; à deux nous aurions pu facilement nous retrouver au milieu d'un drame insupportable.

Le moindre changement de lumière plongeait le lointain dans un autre ton: saumon, rose, lavande. L'odeur de sauge était puissante. Avant de voir l'aigle glisser au-dessus de moi dans les vents ascendants, je l'entendis crier, aussi nettement que si c'était sorti de ma gorge. J'aspirais à voler avec l'aigle, mais mon corps était comme enraciné dans la terre. Les montagnes vinrent à moi. J'avançais vers elle, à la recherche d'un refuge, mais quelque chose me retenait.

« Diable ! » siffla Mulroney. « Retourne-la ! Sa chatte est trop large. »

« Hé, Lieutenant, comment ça ce fait que ces gouines de merde ont de si grandes fesses alors qu'elles ne baisent pas avec des hommes ? »

« Demande donc à ta femme ! » répliqua Mulroney. Les autres riaient.

Je fus prise de panique. J'essayais de retourner dans le désert, mais je ne pouvais pas retrouver le passage entre les dimensions. Finalement une douleur perçante dans mon corps m'y catapulta.

Chapitre 6

[...]

Quand je revins au club avec mes affaires, je pris un tabouret au bout du comptoir et m'accrochai à une bière. Angie s'assit à côté de moi. « Tu as un endroit pour dormir cette nuit ? » Elle écrasa sa cigarette. J'eus un hochement de tête négatif. « Écoute. » Elle me toucha le bras. « Je suis fatiguée, je veux aller au lit à la maison – dormir. Si tu as besoin d'un endroit pour pioncer aujourd'hui, c'est bon. Mais qu'il ne te vienne pas de drôles d'idées. »

« Tu as besoin toute la nuit ? » lui demandai-je.

Angie me regarda avec méfiance. « Oui. »

« Pourquoi devrais-je donc croire que tu serais excitée à l'idée que quelqu'un t'emmène à la maison et te baise ? »

Angie renversa son whisky en riant. « Viens, trésor, pour ça je t'invite au petit déjeuner. »

[...]

Angie regarda une vieille prostituée qui était à la caisse et payait. « Tu sais, » dit-elle, « je me souviens encore, quand j'étais petite, une fois j'étais au restaurant avec ma mère et mon beau-père, et j'ai vu une femme qui ressemblait à celle-là. »

« Elle me plaît, » dis-je.

Angie me regarda et pencha la tête. « Tu aimes les femmes de caractère, pas vrai, butch* ? » Je souris et piquais ma fourchette dans mes œufs au plat.

« Je me souviens, » continua Angie, « comme mon beau-père a dit « Sale pute ! », tout haut, alors que la femme payait sa note. Tout le monde dans le restaurant l'a entendu. Mais la femme paya simplement, se prit un cure-dent et sortit tranquillement, comme si elle ne l'avait pas entendu. Je serai comme ça, quand je serai grande, j'ai pensé. »

J'approuvais. « Pour moi ça a été pareil, quand j'avais à peu près quatorze ans et que j'ai vu cet-te il-elle*. » Angie écoutait, le menton appuyé sur sa main. « J'avais complètement oublié ça. Mes parents avaient insisté pour m'emmener avec eux faire des courses. Tu sais comme les magasins sont bondés et bruyants avant Noël. Soudain tout fut calme. Les caisses arrêterent de sonner, et personne ne bougeait. Tout le monde fixait du regard le rayon des bijoux. Il y avait là ce couple – une butch et une fem. Elles avaient juste regardé les anneaux, tu sais. » Angie s'adossa et expira lentement la fumée. « Tout le monde les regardait avec colère. Cette pression avait expulsé les deux femmes dehors, cille deux bouchons hors d'une bouteille. Et tout le temps je me disais : « Bon sang, moi aussi je serai comme ça un jour. »

Angie hochait la tête. « C'est dur, quand tu vois ça venir, non ? »

« Oui, » répondis-je. « C'est comme de conduire sur une route à une seule voie, avec un vingt tonnes qui t'arrive droit devant. »

Elle frissonna. « Allez viens, » dit-elle. « Il faut que j'aille me coucher. »

La maison de Angie était plus un chez-soi que la mienne ne l'avait été. « J'aime bien le tissu de ces rideaux que tu as à la cuisine » dis-je. « Qu'est-ce que c'est ? »

profonde tristesse dans mes yeux était angoissante. J'enduisis de mousse ma barbe du matin, la raclai proprement avec la lame du rasoir et me giclai de l'eau froide au visage. Mes joues étaient encore rêches au toucher. Autant j'aimais ma barbe comme une partie de mon corps, autant je me sentais prisonnière derrière elle. Ce que je voyais dans le miroir n'était pas un homme, mais je ne pouvais pas non plus reconnaître la butch. Mon visage ne montrait plus les contrastes de mon identité sexuelle. Je voyais que je passais pour un homme, mais moi-même, je ne pouvais pas reconnaître le Moi compliqué sous la surface.

Je regardai loin en arrière dans mon passé et songeai à la fille qui ne se retrouvait pas dans les catalogues de vente par correspondance. Je la vis debout devant le miroir, dans le costume de son père, me demander si elle serait comme moi quand elle serait adulte. Oui, lui répondis-je. Et je me dis qu'elle était courageuse de s'être lancée dans le voyage et d'avoir résisté à tous les jugements destructeurs.

Mais qui étais-je maintenant - femme ou homme ? J'avais combattu longtemps et durement pour compter comme femme auprès des femmes, mais j'étais toujours exclue par ma différence. Je n'avais pas seulement pensé que je pourrais me cacher derrière l'apparence masculine. J'avais espéré que ça permettrait l'expression de chaque part de moi-même qui ne semblait pas être femme. Je ne pouvais cependant pas éprouver cet être-femme-et-homme. Je devenais simplement un *il*, un homme sans passé.

Qui étais-je maintenant, femme ou homme ? Cette question ne trouverait pas de réponse tant qu'il ne resterait que ces deux possibilités ; il n'y serait jamais répondu tant qu'elle devrait être posée.

Je songeai au long chemin que j'avais parcouru. Je n'avais jamais cessé de voir le monde avec mes yeux. Je n'avais jamais cessé de me sentir moi-même en mon for intérieur. Et si maintenant mon vrai *moi*, transformé par le voyage, apparaissait ? Que serai-je alors ? Soudain il fallait absolument que je le sache. Qu'est-ce que ma vie aurait de valable si j'arrêtais juste avant la découverte de mon *moi* ? L'excitation et l'angoisse me nouèrent la gorge et m'étranglèrent. Vers où est-ce que j'allais ? Que deviendrai-je ? Je ne pouvais pas répondre à cette question mais le fait que je me la pose était pour moi le signe que des changements tumultueux s'annonçaient loin sous la

« Non, je crois pas. »

Eddie hochait la tête. « T'as rien perdu. Ça peut être un vrai salaud, si tu veux mon avis. Est-ce que ça va ? »

« Oui, je me sens juste un peu mal. »

« Assieds-toi là un moment », dit Eddie.

« Écoute, Eddie, il faut vite que j'aille faire une course. » Et je suis partie. J'allai simplement toujours plus loin, de plus en plus vite. Je fuyais devant mon passé.

[...]

Chapitre 19

Ça semblait être un samedi matin tout à fait normal. Les jours étaient devenus semblables les uns aux autres. Les heures s'étiraient en longueur, si coriaces, que je ne prêtai plus attention à la façon dont les mois devenaient années.

Pendant que je me préparais le café, j'observai un geai qui se battait avec un étourneau pour des miettes dans la cabane à oiseaux. Aucun des deux ne remarqua le chat orange qui les guettait, prêt à bondir, au-dessous d'eux.

Je pris mon temps sous la douche et frottai pour essayer d'enlever la couche crasseuse d'isolement avec l'eau chaude savonneuse. La solitude était devenue mon lot quotidien – l'air que je respirais, la dimension spatiale dont j'étais prisonnière. J'étais assise dans un bateau, sur une mer d'un silence de mort et attendant qu'une brise gonfle ma voile.

Et il ne me serait jamais venu à l'idée que ma vie puisse un jour changer de nouveau de façon si dramatique. Ce fut très simple en vérité. Je remplis une seringue avec un centimètre cube de substance hormonale, la dirigeai vers ma cuisse – arrêtai. C'était comme si mon bras était retenu par une main invisible. Malgré toute ma bonne volonté je ne pus pas pousser l'aiguille dans mon muscle, comme je l'avais fait des centaines de fois auparavant.

Je me levai et regardai dans le miroir de la salle de bain. La

« De la mousseline », répondit-elle. Elle sortit deux bouteilles du frigo.

« Écoute, si tu cherches quelque chose, cette maison sera peut-être libre très très bientôt, tu le sais. »

Je penchai la tête. « Demain par exemple ? »

Elle rit. « Peut-être encore plus tôt, qui sait ? »

Je bus ma bière, m'allumai une cigarette et jetai le paquet sur la table de cuisine. Angie en prit une et s'assit en face de moi. « J'ai un petit problème là, tu comprends ? » Je hochais la tête.

« Alors, si tu veux la maison, elle est pas chère. »

« Tu sais, » dis-je, « je ne sais pas comment on paie un loyer et tout. J'ai toujours habité chez Toni et Betty. »

Angie posa sa main sur mon bras. « Je te donne un conseil – tu en fais ce que tu veux. Trouve-toi un boulot à l'usine, pour ne pas finir par passer ta vie au bar. La vie dans le quartier rouge est une danse sur le fil du rasoir, tu comprends ? Bien sûr, l'usine c'est pas non plus du gâteau, mais tu peux peut-être travailler quelque part avec d'autres butchs, payer tes factures, te mettre avec une fille. »

Je haussai les épaules. « Je sais qu'il faut que je grandisse encore un peu. »

Angie sourit et hochait la tête. « Non, chérie, je parle de rester jeune. Je ne veux pas que tu grandisses trop vite. J'ai vieilli la première nuit où ils m'ont attrapée – j'avais treize ans. Le flic n'arrêtait pas de me brailler de lui en tailler une, et il m'a frappée à me recouvrir de bleus, parce que je ne le faisais pas. Je ne savais simplement pas ce qu'il voulait dire. Je n'avais encore jamais dû faire ça. »

Je me levai et allai à l'évier. Je me dis que j'allais bientôt devoir me livrer. Angie me suivit et posa ses mains sur mes épaules : « Je suis désolée. C'est idiot de ma part de te raconter pareille histoire. » Je ne pouvais pas me tourner vers elle. « Viens, chérie, viens et assieds-toi. » Elle me tourna doucement à elle. « Ça va ou non ? » dit-elle. « Ça va ? » Je lui souris, mais ce n'était pas très convaincant. Elle me passa ses doigts dans les cheveux. « Ça va pas, hein ? »

Je fus si soulagée, quand elle sortit ça, que je commençai à pleurer. Elle me prit dans ses bras et me berça. Au bout d'un moment elle me laissa et me regarda dans les yeux. « Tu veux parler ? » Je hochai la tête. « Ok », murmura-t-elle. « D'accord. C'est bête,

quelquefois c'est bien de parler des choses. » Elle me saisit au menton. J'essayais de retirer mon visage, mais elle ne le lâcha pas. « Tu sais, » dit-elle, « peut-être que c'est un peu plus facile pour nous les fems*, de nous raconter ces choses, que pour les butchs, qu'est-ce que tu en dis ? » Je haussais les épaules. Je me sentais le dos au mur et je me sentais mal.

« Qui t'a fait du mal, chérie? Les flics ? » Elle m'observa. « Qui d'autre ? » demanda-t-elle ensuite. « Ah, chérie, toi aussi tu as déjà vieilli, » murmura-t-elle, et elle me tira à elle. Elle mit mon visage à l'abri de son épaule. « Viens, chérie, assieds-toi. » Elle tira une chaise de cuisine.

« C'est bon » dis-je.

« Ho, ho. Là tu ne discutes pas avec une butch. Tu parles souvent avec ton amie ? »

« Je n'ai pas d'amie », admis-je à contre cœur.

Angie fit une mine stupéfaite, ce qui me flatta. Puis elle eut un sourire coquet. « Tu as déjà souvent discuté avec une amie ? »

Je me sentais comme un papillon épinglé. « Je... »

Elle hocha la tête et me regarda dans les yeux. « Tu n'as encore jamais eu d'amie ? » Elle baissa les yeux au sol, embarrassée. « Comment une jeune butch de belle allure comme toi peut-elle échapper à toutes les femmes affamées au-dehors ? » me taquina-t-elle en me relevant le menton. « Tu t'es déjà fait attraper souvent ? »

« Deux fois. »

Elle hocha la tête. « C'est pire quand tu sais ce qui t'attend, pas vrai ? » Je la laissai me regarder dans les yeux. « Chérie. » Elle s'assit sur mes genoux. Elle attira mon visage à sa poitrine. « Chérie, je suis désolée qu'ils t'aient fait du mal. Mais je suis encore plus désolée que tu n'aies personne à qui te confier. Tu peux te débarrasser de ça maintenant, auprès de moi. Ce n'est pas un problème. »

Elle me tenait dans sa chaleur. Sans un mot, je lui racontai ce que je ressentais. Sans rien dire, elle m'a fait sentir sa compréhension.

Puis mes lèvres caressèrent sa poitrine, et sa gorge laissa échapper un son. On se regarda l'une l'autre, ébahies. Elle eut un regard angoissé, fixe, comme un chevreuil pris dans la lumière d'une lampe torche. Là devint clair pour moi quel pouvoir avait la sexualité.

Je pris une douche chaude avec plein de savon et savourai la sensation de ma peau sous mes mains. Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu le sentiment d'être chez moi dans mon corps. Ça allait bientôt changer.

[...]

Au début c'était génial. La vie n'était plus une pluie de coups que je devais essuyer. Mais je découvris très vite que mon nouveau rôle d'homme ne signifiait pas seulement être immergée sous la surface, mais que ça voulait dire être enterrée vivante. A l'intérieur j'étais toujours la même, prisonnière de toutes mes blessures et de mes peurs. Mais extérieurement je n'étais plus la même.

Je me souviens encore d'un matin où je sortais de l'usine de macaronis juste avant le lever du soleil. Je remontais Elmond Street en direction de ma Triumph. Une femme devant moi sur le trottoir lança en me voyant des regards nerveux autour d'elle. Je ralentis mes pas. Elle traversa la rue et s'éloigna à la hâte. Elle avait peur de moi. Alors je commençai à comprendre que mon rôle d'homme changeait presque tout.

Deux choses ne changèrent pas : je devais toujours gagner ma subsistance, et je vivais toujours dans la peur, seulement maintenant c'était la peur qu'on me démasque. Je n'avais pas réalisé à quel point Buffalo était petit.

« À quel lycée t'étais, Jess ? » me demanda Eddie, après qu'on avait déchargé un container.

Devais-je mentir ? « Bennet », répondis-je conformément à la vérité.

« C'est vrai? En quelle année tu as passé le bac ? »

Je cherchai fébrilement une réponse. Dans ma lettre de postulant à l'emploi de chauffeur j'avais menti. J'avais dit que j'avais le bac. « Heu, j'ai changé avant le bac. »

« Ah oui ? Quand donc ? »

« Oh, je sais plus. Vers 1965, je pense. »

« Ah bon ? Mon beau-frère était à peu près en même temps à Bennet. Il s'appelle Bobby. Un foot-baller. Tu le connais ? »

Bobby, le violeur. Mes mains se roulèrent en poings et je grinçai des dents.

costume ? » demanda-t-elle. Je haussai les épaules et chassai le douloureux souvenir. « Jess. » Je me ressaisis. « C'était un cauchemar. J'étais là, tu ne te souviens plus? On se sentait toutes les deux humiliées. Quand on est arrivées à la maison, il n'y avait personne au monde à qui j'aurais pu m'adresser, à part toi. Mais tu t'étais déjà renfermée et je savais qu'il faudrait des jours ou des semaines pour que tu t'ouvres à nouveau. J'ai eu besoin de toi. »

Je fixai des yeux mes mains, que j'avais jointes contre moi. « Tu sais, Thérèse, quelque chose me dit que je n'ai rien à te donner. Je voudrais te donner tout ce que je peux, mais j'ai l'impression que je n'ai rien pour toi. »

[...]

Chapitre 15

Un matin d'avril tout parut soudain changé. A l'aube les oiseaux gazouillaient devant ma fenêtre. Je me retournai paresseusement dans mon lit. Les draps étaient frais, l'air sentait bon.

J'attrapai une cigarette puis l'idée m'en dégoûta. Au lieu de ça je décidai de prendre une longue douche. Comme je me lavais les dents, je jetai un œil au miroir et dût aussitôt y regarder encore une fois. Une barbe dure poussait sur mes joues. Mon visage paraissait plus fin et osseux. Je quittai mon tee-shirt et mon pantalon. Mon corps était maigre et dur. Mes hanches avaient fondu. A mes bras et à mes épaules je découvris des muscles dont je n'avais rien su. Est-ce que les hormones stimulaient la constitution des muscles, ou est-ce qu'elles les rendaient simplement visibles ?

C'était là presque le corps que j'avais attendu avant que la puberté m'en amène un autre. Presque.

Je pensai aux filles à l'école, qui gémissaient parce que leurs seins étaient tout petits. J'avais envié la forme plate de leur poitrine. C'était maintenant à ma portée.

Pendant l'hiver j'avais économisé mille six cent dollars pour la réduction des seins.

Angie me saisit par les cheveux et tira lentement ma tête en arrière. Ses lèvres approchèrent, jusqu'à ce que je puisse sentir son souffle chaud. Ma gorge délivra un gémissement. Angie souriait. Elle tira ma tête encore plus loin en arrière et fit doucement descendre ses ongles le long de mon cou. Du ventre aux genoux, tout me faisait mal.

Elle m'embrassa. Avant je trouvais ça dégoûtant que les adultes se lèchent la langue. Ça me paraissait aberrant. Mais ce que faisait maintenant la langue de Angie enflammait tout mon corps.

Soudain elle fit une pause et posa sur moi un regard étranger, farouche. J'eus peur, et elle dût le remarquer, puis elle sourit et me tira de nouveau à elle. Mes mains enlacèrent sa taille, et mes lèvres trouvèrent ses tétons devenus durs.

Sans un mot elle se leva et me prit par la main. Dans sa chambre elle m'embrassa, m'écarta d'elle, me regarda et m'embrassa encore.

Sa main glissa le long de ma taille jusqu'à mon bas-ventre, et je me retournai. « Tu n'en portes pas ? » demanda-t-elle. Je ne savais pas de quoi il retournait. « Ça ne fait rien », dit-elle en allant à sa commode. « Si je n'ai pas de harnais ici, je me tue » murmura-t-elle pour elle-même.

Je saisis qu'elle avait voulu parler d'un godemiché. De tout ce que Al m'avait raconté, je ne pus me souvenir de rien. Je me souvins seulement des avertissements de Jacqueline: « Avec ça tu peux faire en sorte qu'une femme se sente vraiment bien, ou alors tu peux lui rappeler un autre épisode de sa vie, dans lequel elle a été blessée. »

« Qu'est-ce qui se passe, chérie ? » demanda Angie. Nos regards convergèrent sur le gode et le harnais dans ses mains. Je regardai Angie, mais sa mimique ne m'éclaira pas. « Ça va », dit-elle comme je voulais me détourner.

« Viens là, chérie » m'aguicha-t-elle. « Je te montre. »

Les mots les plus rassurants que j'ai jamais entendus.

Elle alla à la radio et tourna le bouton jusqu'à ce qu'elle entende la voix soyeuse de Nat King Cole dans « Unforgettable ». Puis elle vint dans mes bras.

« Danse avec moi, chérie. Tu sais bien comme tu peux me faire du bien. Tu sens comme je te suis ? » chuchota-t-elle à mon oreille. « C'est ce que tu dois faire quand on baise. Je veux que tu me suives comme je te suis. Viens. »

Elle jeta le gode de côté, s'allongea sur le lit et me tira à elle. « Écoute la musique. Tu sens comme je bouge ? Bouge comme moi », dit-elle. Elle m'apprit une nouvelle danse. A la fin de la chanson, il y eut encore un morceau lent, une chanson du film avec Humphrey Bogart – « Casablanca ». Quand arriva le moment où l'homme chante « woman needs man and man must have his mate... » on a ri ensemble.

Angie me retourna et déboutonna ma chemise. Elle me laissa le tee-shirt. Elle s'agenouilla et ouvrit mon pantalon. Elle me l'enleva, mais me laissa le caleçon. Je pris la peine de me mettre le harnais et le gode. Angie me ramena sur l'oreiller et prit le gode à deux mains. Sa manière de le tenir me fascina. « Tu sens comme je te touche ? » chuchota-t-elle en souriant. Ses ongles coururent sous mon tee-shirt et sur mes épaules. Sa bouche était toute proche de ma queue. « Quand tu me baises avec », dit-elle dans la caressant, « je veux que tu la sentes aussi. C'est un acte de douce imagination. » Elle prit la pointe du gode entre ses lèvres et commença à le caresser tout le long avec sa bouche. Quand finalement elle dit quelque chose, ce fut juste: « Maintenant ! »

Elle se tourna sur le dos, pendant que je m'occupais de sa robe. Je la touchais avec la maladresse due à mon inexpérience. Au début je me dis qu'elle serait très patiente avec moi. Ensuite je me demandais si ma gaucherie ne l'excitait pas plus que si j'avais eu plus d'expérience. Quand je montrais de l'hésitation ou de l'incertitude dans notre jeu amoureux, elle devenait plus attentionnée et m'encourageait. Quand je me conduisais avec la fougue d'un jeune poulain, elle me replaçait prudemment sous son contrôle.

Aucun des bons conseils des vieilles butchs ne m'était utile au moment où je m'agenouillai entre les jambes d'Angie sans avoir la moindre idée de ce que je devais faire. « Attends », dit-elle en appuyant du bout des doigts sur mon épaule. « Laisse-moi faire. » Elle conduisit avec précaution le gode en elle. « Attends encore, » répéta-t-elle, « ne pousse pas. Sois douce. Je dois d'abord m'habituer à la sensation de toi en moi, avant que tu bouges. »

Je m'allongeai précautionneusement sur elle. Un instant plus tard son corps se détendit. « Oui, » dit-elle quand je bougeais avec elle, me laissant guider. Je remarquai que je perdais son rythme

pression sur les racines, plus elles se développent. »

Théresa m'approcha par derrière et passa les bras autour de ma taille. « Est-ce comme ça pour nous ? » Je ne répondis pas. Théresa me tourna à elle. Je ne pouvais pas la regarder dans les yeux. « Qu'est-ce qui se passe, chérie ? » me pressa-t-elle.

Je haussai les épaules. « Tu veux toujours que je parle de mes sentiments. Je ne sais pas si je suis comme les autres à l'intérieur. Peut-être que je n'ai pas de vrais sentiments. »

D'abord Théresa ne répondit pas. Elle me tira à elle et posa la tête sur mon épaule. « Assieds-toi, chérie », soupira-t-elle. Elle tira une deuxième chaise pour elle. « Tu as bel et bien des sentiments, Jess. Je veux dire, tu peux aimer, peut-être plus que les autres personnes. »

Elle prit ma main dans la sienne. « Tu as tant de choses sur le cœur que quelquefois j'ai peur que tu éclates. Je pense que la colère est vraiment difficile pour toi. Peut-être que tu as peur de ta propre colère. Je crois que c'est dur pour tout le monde de surmonter les humiliations, et tu te sens souvent humiliée. »

Je pouvais à peine supporter de l'entendre. J'avais chaud, la tête me tournait. Théresa m'attira à elle et sa bouche effleura ma joue. « Tout doux, trésor », murmura-t-elle. Je m'écartai d'elle.

« Mais peut-être que j'éprouve les choses différemment des autres gens. Peut-être que la façon dont j'ai grandi m'a changée intérieurement. Peut-être que je suis comme les plantes : mes sentiments ont été tellement étouffés que j'ai grandi différemment. »

Théresa sourit. « Oui, peut-être que c'est ça qui te rend si sensible aux sentiments des autres. Parfois tu perçois tant de choses des gens, que ça me fait me sentir nue en ta présence. »

Je soupirai. « Pourquoi les sentiments sont-ils si importants ? »

Théresa sourit. « Tu veux dire, tes sentiments, trésor. Tu considères toujours les sentiments des autres comme s'ils étaient très importants. C'est dur pour toi, Jess, mais ne me laisse pas seule en dehors de ça. »

Je fronçai les sourcils. « Qu'est-ce que tu veux dire par là ? »

« Je veux dire que j'ai des sentiments à propos de ce qui nous arrive, moi aussi », dit doucement Théresa. « Tu es la seule personne à qui je puisse les confier, et quelquefois tu n'es pas là pour moi. Tu te souviens, l'année dernière, quand on a voulu t'acheter un nouveau

[...]

« Tu es une femme ! » cria Thérèse au petit déjeuner. Elle repoussa son assiette. Son emploi provisoire à mi-temps nous avait amené le repas sur la table.

« Je n'en suis pas une » criai-je en retour. « Je suis un-e il-elle. C'est autre chose. »

Thérèse frappa du poing sur la table avec colère. « Je suis autre. Nous sommes autres », continuai-je. « On n'est pas juste... des lesbiennes. »

Thérèse fronça les sourcils. « Quoi ? »

Je haussais les épaules. « Rien, je n'ai encore jamais prononcé ce mot. Tu le dis toujours si facilement. Mais pour moi il sonne trop comme une injure. Je ne peux juste pas l'avoir à la bouche. »

Thérèse et moi devons malgré tout sourire.

« Chérie, » dis-je calmement. « Il faut que je fasse quelque chose. Toute ma vie j'ai du me battre pour mon identité. J'en ai assez. Je ne sais plus comment ça doit continuer. C'est le seul chemin que je vois qui me permette d'être moi-même et de survivre quand même. Je ne connais aucun autre chemin. »

Thérèse se rejeta en arrière. « Je suis une femme, Jess. Je t'aime parce que tu es une femme. Jeune fille j'ai décidé que je ne trahirais pas mon désir en m'engageant dans un mariage avec un fermier ou avec le garçon de la station service. Tu comprends ça ? »

Je hochais tristement la tête. « Tu préférerais que je ne sois pas une butch ? »

Elle sourit. « Non, j'aime ton être-butch. Seulement je ne veux pas être avec un homme, quand bien même cet homme serait en réalité une femme. »

Je levai les mains. « Qu'est-ce que je dois faire alors ? »

Elle hochait la tête. « Je ne sais pas. »

[...]

Thérèse m'observait depuis la porte de la cuisine pendant que je rempotaux les lys. « On a encore un grand pot sous l'évier, » me rappela-t-elle.

Je hochais la tête. « Elles préfèrent être à l'étroit. Plus il y a de

quand je pensais à ce que j'étais en train de faire. Alors j'arrêtai de penser. « Oui. » Elle était de plus en plus excitée, de plus en plus sauvage entre mes bras. Ça me fit peur. Je ne savais pas ce qui se passait. Soudain elle cria et tira mes cheveux. Je m'arrêtai.

Une longue pause suivit. Son corps s'affaissa. Elle jeta un bras par-dessus sa tête, fâchée. « Pourquoi as-tu arrêté ? » demanda-t-elle doucement.

« J'ai cru que je te faisais mal. »

« Mal ? » Sa voix devint plus forte. « Tu n'as donc jamais... » Elle s'interrompit au milieu de la phrase. « Trésor », dit-elle ensuite en cherchant la vérité sur mon visage. « Tu as déjà été avec une femme ? »

Le sang me monta au visage, au point que la chambre se mit à tourner autour de moi. Je me détournai, mais j'étais encore en elle.

« Attends, » dit-elle en posant ses mains sur mes fesses.

« Tire le doucement dehors, attention...ah...ça y est. »

Angie se leva doucement et prit un paquet de cigarettes, en briquet, un cendrier et une bouteille de whisky.

« Excuse-moi », dis-je en baissant les yeux.

« Écoute, Jess. C'est moi qui m'excuse. Je ne savais pas que tu n'avais encore jamais couché avec une femme. La première fois doit être quelque chose de particulier. C'est une assez grande responsabilité, tu sais ? Viens là, chérie. »

Elle me tira à elle. J'étais couchée, silencieuse, dans ses bras. Billie Holliday chantait à la radio. On remarqua en même temps que ma bouche était toute proche de ses seins, et de nouveau quelque chose s'enflamma entre nous.

« Tourne-toi » dit-elle. Je me retournai. « Détends-toi. Je ne te ferais pas mal. » Elle s'accroupit au-dessus de moi et commença à me masser les épaules. Je me retournai. Je pris son visage à deux mains, la tirai à moi et l'embrassai.

Elle me donna encore une chance. Cette fois je fus meilleure.

On se tint longtemps dans les bras avant de parler. Puis elle rit. « C'était classe. C'était vraiment fou. » C'était gentil de sa part, de dire ça. Elle m'accompagna lentement au-dehors d'elle, puis m'embrassa sur tout le visage jusqu'à m'en faire rire. « Tu es vraiment douce, » dit-elle. « Est-ce que tu le sais vraiment ? »

Je rougis, ce qui la fit rire, et elle couvrit une deuxième fois de

baisers mon visage rougi.

« Tu es vraiment belle, » lui dis-je. Elle fit une grimace et attrapa une cigarette. Je hochai la tête. « Comment se fait-il que tu gagnes de l'argent grâce à ton apparence mais que tu ne saches pas à quel point tu es belle ? »

« Justement à cause de cela, » sourit-elle, amère. « Tu te dis simplement que ce qu'ils trouvent attirant en toi doit être assez horrible. Tu comprends ? » Pas sûr, mais je hochai la tête.

« Tu me respecteras encore demain ? » voulut-elle savoir.

« Tu veux te marier avec moi ? » lui demandai-je.

On rit et s'embrassa, mais ce qui était triste, c'est que quelque part on disait ça sérieusement l'une et l'autre.

Angie me regarda longuement, d'un regard pénétrant.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » J'étais inquiète.

Elle passa ses mains dans mes cheveux. « J'aimerais pouvoir t'aider à te sentir aussi bien. Tu es pour l'instant une stone butch intouchable, pas vrai ? » Je baissai les yeux. Elle prit mon menton et me regarda dans les yeux. « N'aie pas honte d'être une stone butch devant une pute. Dans notre profession on se rend intouchables, nous aussi. Mais tu ne dois pas rester ainsi éternellement. C'est bien si tu trouves une femme à qui tu puisses te confier au lit, et si tu lui dis ensuite que tu voudrais qu'elle te touche. Tu comprends ? »

Je haussai les épaules.

[...]

« Bon sang, » dit-elle, « quand on arrive à l'âge d'avoir du sexe, on a déjà honte d'être touchées. C'est pas un scandale, ça ? » Je haussai les épaules.

« Tu me fais un peu confiance ? » demanda-t-elle. Je me raidis. « Je ne te touche nulle part où on t'a fait mal, je te le promets. Tourne-toi, chérie, » murmura-t-elle.

Elle souleva mon tee-shirt. « Bon sang, ton dos a l'air d'un hachis cru ! C'est moi qui t'ai fait ça ? » Je ris. « Même que ça saigne. Je t'ai fait mal ? » Je secouai la tête. « Une vraie butch ! » dit-elle en riant. Les mains de Angie me frottèrent les épaules et le dos, m'ôtant toute douleur. Elle fit courir ses ongles le long de mon dos et de mes flancs, et bientôt sa bouche prit le même chemin. Je me cramponnai à

l'oreiller. Ça lui plût que je sois sensible à ses attouchements.

Lorsqu'elle releva ma cuisse avec sa main, je me raidis. « C'est bon, chérie, je suis désolée, » me rassura-t-elle. Je me retournai, et elle vint dans mes bras. « Normalement c'est moi qui réagis comme ça », dit-elle. « C'est drôle. C'est comme si j'étais de l'autre côté du miroir, tu vois « " Non, mais je sentais comme le sommeil me gagnait irrésistiblement.

« Dors maintenant, chérie », me souffla Angie dans l'oreille. « Tu es à l'abri ici. »

« Angie », dis-je en sombrant dans le sommeil, « tu seras encore là quand je me réveillerai ? »

« Dors maintenant, trésor », répondit-elle.

Chapitre 13

« Tu te souviens que je t'ai parlé de Al, une butch, et de Jacqueline ? » Elle haussa les épaules. « Thérèse, je crois petit à petit que je suis à bout moi aussi. »

Thérèse me regarda. Elle me parut à la fois calme et affligée.

« Jan, Grant, Ed et moi avons parlé presque toute la nuit », expliquai-je.

« Il semblerait », sourit Thérèse. « De quoi avez-vous donc parlé ? »

« Je ne peux plus survivre en temps que il-elle. Je ne peux pas continuer la lutte plus longtemps. Je n'y arrive pas. »

Thérèse serra ses bras plus fort autour de moi. Elle ne dit pas un mot. « On a parlé de peut-être prendre des hormones, des hormones mâles. J'ai pensé que je pourrais peut-être essayer de passer pour un homme. »

J'attendais que Thérèse dise quelque chose. Je l'entendais respirer, profondément et régulièrement. Je caressai son épaule et son bras et sentis chacun de ses muscles. « Trésor, nous devons en parler », dis-je.

Elle s'assit un long moment à côté de moi en se taisant. Puis elle se leva sans un mot et alla au lit.